

La contribution indispensable de l'Université Catholique à l'Évangélisation selon la pensée officielle de l'Église

MARIE-DOMINIQUE PHILIPPE, o.p., Professeur à l'Université de Fribourg, Suisse.

Si nous sommes attentifs à l'enseignement du Concile Vatican II, aux documents du Synode des Evêques de 1974, ainsi qu'à divers discours du Pape et particulièrement à l'Exhortation Apostolique « *Evangelii nuntiandi* », nous sommes frappés de l'insistance avec laquelle l'Église, par le Concile et par le Souverain Pontife, met en relief le rôle des universités catholiques dans l'évangélisation du monde actuel.

Relevons ici quelques-uns des textes principaux de cet enseignement de l'Église, et cherchons à en saisir la signification profonde.

Le Concile reconnaît la place indispensable des universités catholiques dans l'Église, en vue de la mission propre de l'Église qui est l'évangélisation. Sans citer ici intégralement des textes qui sont bien connus, rappelons seulement que

le Concile recommande instamment de développer des universités et facultés catholiques opportunément réparties dans les différentes parties du monde; qu'elles brillent moins par leur nombre que par la valeur de leur enseignement; et que l'accès en soit facilité aux étudiants qui donnent davantage d'espérances, même s'ils sont de condition modeste, surtout s'ils sont originaires des jeunes nations.

Puisque le sort de la société et de l'Église elle-même est étroitement lié aux progrès des jeunes qui poursuivent des études supérieures, les pasteurs de l'Église ne doivent pas seulement prendre soin sans réserves de la vie spirituelle des étudiants des universités catholiques, mais, soucieux de la formation spirituelle de tous leurs fils, ils se préoccupent, toutes consultations prises entre évêques, de fonder aussi auprès des universités non catholiques, des foyers et des centres universitaires catholiques où des prêtres, des religieux et des laïcs, spécialement choisis et préparés, offrent en permanence à la jeunesse universitaire une assistance spirituelle et intellectuelle ¹.

¹ *Gravissimum educationis momentum*, n. 10.

En ce qui concerne les facultés de théologie, le Concile précise :

L'Eglise attend énormément de l'activité des facultés de sciences sacrées. C'est à elles, en effet, qu'elle confie la charge de préparer leurs propres élèves, non seulement au ministère sacerdotal, mais surtout à l'enseignement dans les chaires d'études supérieures ecclésiastiques ou encore au travail personnel de la recherche scientifique ou enfin aux tâches les plus exigeantes de l'apostolat intellectuel. C'est également le rôle de ces facultés d'étudier plus profondément les domaines des différentes sciences sacrées afin d'acquérir une intelligence chaque jour plus pénétrante de la révélation sacrée, d'ouvrir plus largement l'accès au patrimoine de sagesse chrétienne légué par nos aînés, de promouvoir le dialogue avec nos frères séparés et avec les non-chrétiens, et de fournir enfin une réponse adéquate aux questions posées par le progrès des sciences.

C'est pourquoi les facultés ecclésiastiques réviseront opportunément leurs constitutions et développeront intensément les sciences sacrées et celles qui leur sont connexes; en utilisant les méthodes et les moyens les plus modernes, elles formeront leurs étudiants aux recherches plus poussées ².

Le Souverain Pontife lui-même, dès les premières années de son pontificat et par la suite, regarde l'Université comme les « yeux », comme la « lumière » dans l'Eglise ³ — l'Université, c'est-à-dire une communauté: la communauté de plus en plus marquée des étudiants entre eux ⁴, ou, plus complètement, la communauté maître-étudiants ⁵.

² *Loc. cit.*, n. 11. La distinction du temporel et du « Royaume » est fréquemment évoquée dans les textes à l'adresse des étudiants ou de l'Université, soit de la part du Saint-Père lui-même, soit de la part du Concile Vatican II. « L'étudiant catholique verra de quelle nature doivent être ses interventions et ses prises de position, suivant qu'il s'agit de questions religieuses, ou, au contraire, de questions temporelles où chacun peut s'engager comme citoyen selon ses options personnelles, mais sans engager l'Eglise pour autant » (*Documentation catholique*, 1967, n. 1.500, col. 1.485). « Montrer comment l'homme "intérior", tendu tout entier vers la recontre transcendante de son Seigneur et vers l'accomplissement eschatologique du Royaume, est voué aussi sans contradiction au bien de ses frères et au progrès de la société » (*Doc. cath.*, 1972, n. 1.622, p. 1.110). « S'il faut soigneusement distinguer le progrès terrestre de la croissance du règne du Christ, ce progrès a cependant beaucoup d'importance pour le royaume de Dieu, dans la mesure où il peut contribuer à une meilleure organisation de la société humaine » (en latin: *ad societatem humanam melius ordinandam*) (*Gaudium et spes*, n. 39).

³ Cf. *Documentation catholique*, 1969, n. 1.538, p. 358; 1972, n. 1.610, p. 506; n. 1.622, p. 1.110.

⁴ *Doc. cath.*, 1967, n. 1500, col. 1484.

⁵ *Doc. cath.*, 1967, n. 1488, col. 306; 1969, n. 1540, p. 457. Dans sa *Lettre pour le centenaire des universités catholiques françaises* (adressée au Cardinal Garrone), le Saint-Père affirme: « L'Eglise témoigne, dans les universités catholiques, qu'il y a une Bonne Nouvelle pour l'intelligence; que la Parole de Dieu, loin de l'amoinrir, la stimule et la fortifie, et que la foi aide l'homme lui-même à exister dans un humanisme ouvert à l'Absolu. (...) Nous souhaitons que les

« Puissent les Universités catholiques, déclare le Saint-Père, se présenter à nos contemporains comme cette lampe dont parle l'Apôtre Pierre, qui brille dans un lieu obscur jusqu'à ce que le jour commence à poindre et que l'astre du matin se lève dans les coeurs »⁶.

Dans son Exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi*, le Saint-Père insiste sur l'extension de l'effort d'évangélisation « aux fidèles de toute l'Eglise ». Tout chrétien, à la suite du Christ, doit comprendre que sa vie chrétienne demande de s'insérer dans cet effort d'évangélisation. C'est le peuple de Dieu tout entier qui doit évangéliser. Cependant, le Saint-Père s'adresse spécialement à ceux qui « peinent à la parole et à l'enseignement » (*I Tim.*, 5, 17), afin que chacun d'eux soit « un fidèle dispensateur de la parole de vérité » (*2 Tim.*, 2, 15). Et le Saint-Père rappelle que, pour l'accomplissement de cette mission qui est demandée à tous les chrétiens, est exigée une préparation sérieuse, plus urgente encore pour ceux qui s'adonnent au ministère de la Parole, pour les futurs pasteurs plus que pour tout autre membre de l'Eglise⁷.

A la lumière de ces textes du Concile et de l'Exhortation apostolique, il est facile de comprendre quel est le rôle propre de l'Université catholique dans l'évangélisation du monde actuel.

L'évangélisation réclame en effet que nous soyons les serviteurs d'un « dépôt », le dépôt de la Révélation, de l'Évangile:

« L'Évangile dont nous avons la charge est aussi parole de vérité. Une vérité qui rend libres (*Jn* 6, 32), (...) difficile vérité que nous rechercherons dans la Parole de Dieu et dont nous ne sommes encore une fois ni les maîtres, ni les propriétaires, mais les dépositaires, les hérauts, les serviteurs »⁸.

N'est-ce pas le rôle premier de l'Université catholique et des facultés de théologie, de transmettre ce dépôt intégralement, non pas d'une manière superficielle, mais en profondeur, pour qu'il puisse être pleinement assimilé par les étudiants, futurs apôtres?

Instituts Catholiques ne soient pas seulement des lieux qui brillent par leur aptitude aux discussions intellectuelles ou à l'approfondissement du savoir, mais que tout y soit vécu sous la mouvance de la foi, jusque dans les prières et les rapports fraternels: ils devraient susciter et abriter des communautés croyantes qui vivent de la Bonne Nouvelle et qui la célèbrent » (*Doc. cath.*, 1975, n. 1688, p. 1052).

⁶ *Doc. cath.*, 1972, n. 1622, p. 1110.

⁷ Voir *Evangelii nuntiandi*, 68-73.

⁸ *Evang. nunt.*, 78.

Ce dépôt demande à être gardé comme une « semence », comme une vérité vivante, dont il faut chercher à expliciter toutes les richesses. Il faut, pour cela, des personnes consacrées à cette recherche, ne craignant pas le labeur difficile du théologien, de l'exégète, de l'historien. Ces théologiens, exégètes, historiens, doivent avoir le sens des exigences de toute recherche scientifique, tout en acceptant le caractère particulier des sciences théologique et exégétique; car la Parole de Dieu ne leur appartient pas, la vérité dont ils sont les dépositaires les dépasse: « c'est la vérité même de Dieu »⁹, et elle est toujours plus grande que le coeur et l'intelligence de l'homme.

Ce dépôt, il ne faut pas seulement l'assimiler de la manière la plus vitale qui soit; il faut encore avoir le souci de sa transmission actuelle, ce qui exige à la fois de ne pas diminuer la vérité révélée dont on est le dépositaire, et de l'exprimer d'une manière qui soit intelligible aux hommes d'aujourd'hui¹⁰. Et, pour cela, il faut connaître les divers milieux culturels, sociaux et même raciaux. Il faut analyser les mentalités diverses de nos contemporains, connaître les influences multiples qu'ils peuvent subir, et savoir discerner ce qui, dans ces influences, peut être assumé par la doctrine de l'Eglise et ce qui, au contraire, demande à être rectifié, ou parfois à être rejeté.

N'est-ce pas là tout le problème des exigences d'une véritable interprétation du « dépôt », tout le problème d'une théologie vivante capable d'être transmise aux hommes d'aujourd'hui? Il faut reconnaître que ce problème est particulièrement délicat de nos jours, à cause de la transformation profonde de la culture de notre monde occidental. Analyser les diverses idéologies contemporaines, et discerner en elle les éléments susceptibles d'être assumés par la foi chrétienne et les éléments nocifs, réclame souvent une critique très délicate. On voit que le milieu de l'Université catholique et des facultés de théologie est pour cela absolument nécessaire; car il permet ces affrontements, ces analyses plus poussées. Mais on voit aussi le danger des milieux intellectuels qui oublient la finalité de l'évangélisation. Ne voyant plus que l'intérêt du « nouveau », on se précipite sur toute espèce de

⁹ *Evang. nunt.*, 78.

¹⁰ Cf. *Evang. nunt.*, 65; « Traduit dans tous les langages, le contenu [de la foi catholique] ne doit pas être entamé ni mutilé; revêtu des symboles propres à chaque peuple, explicité par des expressions théologiques qui tiennent compte des milieux culturels, sociaux et même raciaux divers, il doit rester le contenu de la foi catholique, tel que le magistère ecclésial l'a reçu et le transmet ».

nouveauté, pour être toujours à l'avant-garde, sans se soucier des exigences de la vérité...

Il faudrait préciser ici le critère qui permettrait de discerner comment les philosophies contemporaines peuvent être assumées pour la transmission de la foi, et ce qui les empêche d'être utilisées à cette fin. Nous pensons spécialement à ces types de théologies nouvelles qui cherchent à utiliser la philosophie hégélienne, la philosophie marxiste, la philosophie heideggérienne¹¹. Avant de les utiliser, le théologien ou l'exégète doit se demander si ces philosophies ou ces méthodes peuvent être un instrument valable, efficace. Il ne suffit pas de dire que ces philosophies et ces méthodes sont celles du monde d'aujourd'hui, qu'elles sont reconnues dans le monde scientifique moderne, et que, en raison même de la faveur dont elles jouissent dans ces milieux, on peut et on doit les utiliser. Il faut encore se demander si, en les utilisant, on ne risque pas de diminuer, d'amoindrir, de défigurer le message divin. Au lieu d'être un serviteur fidèle qui garde le dépôt de la foi; ne sera-t-on pas un mauvais serviteur, qui cherche avant tout sa propre gloire, et qui, de la gloire de Dieu, n'a plus aucun souci?

Il semble que l'on puisse dire qu'aucune philosophie ayant perdu le sens de la finalité et de la transcendance (ni aucune méthode née d'une telle philosophie) ne pourra jamais être utilisée par les théologiens et les exégètes. Car la Parole de Dieu vient de Dieu et retourne vers Dieu, vers le Dieu transcendant qui nous révèle notre béatitude. Une philosophie qui demeure dans la pure immanence ne peut donc nous aider à expliciter toute la richesse de la Parole de Dieu. Ne risque-t-elle pas toujours de ne plus mettre en relief que l'aspect secondaire de la Parole de Dieu et des énoncés dogmatiques, leur aspect contingent, la modalité de leur conditionnement historique, ce qui dépend du milieu en lequel ils sont nés? Cela, sans doute, est très intéressant; mais c'est incomplet, et donc tout est alors faussé. Car l'exclusivisme de tels développements empêche de contempler le mystère révélé, en ne mettant en lumière que son revêtement historique et

¹¹ Au Synode des Evêques de 1974, Mgr Skvorc, auxiliaire de Zagreb, rappelait que « les apôtres de l'Evangile » doivent « distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux dans une pensée philosophique », et rejeter les systèmes positivistes, « ennemis jurés de la métaphysique, comme les courants hégéliens de droite ou de gauche, l'existentialisme athée, etc. » (*Documentation catholique*, 1974, n. 1664, p. 981).

accidentel. L'accidentel devient l'essentiel, ce qui est second devient premier, et même exclut et rejette ce qui, en réalité, est premier et essentiel.

Nous touchons là au problème le plus délicat de la recherche théologique d'aujourd'hui; car, depuis la critique de Kant, le rejet de la métaphysique semble à beaucoup irrémédiable. On oublie souvent trop vite que la critique de Kant concerne une ontologie qui, certes, est née à partir de la théologie du moyen âge, mais qui n'a plus rien à voir avec la métaphysique de l'être de Saint Thomas. Plutôt que de tourner délibérément le dos à cette métaphysique pour être à l'écoute des philosophes idéalistes, pour se mettre à l'école de Hegel, de Marx, de Husserl, de Heidegger, ne vaudrait-il pas mieux redécouvrir pour le monde d'aujourd'hui une vraie philosophie réaliste, impliquant une vraie métaphysique, une véritable anthropologie, et une vision réaliste du développement progressif de l'Economie du salut? La recherche du réel, de l'homme dans toutes ses dimensions, ne peut jamais s'opposer à la Révélation et à l'enseignement du Magistère; et elle doit être menée aujourd'hui avec une exigence d'autant plus grande que le milieu dans lequel nous vivons est un milieu qui oublie la finalité de l'homme et qui ne regarde plus que l'efficacité technique et économique. L'homme ne se trouve-t-il pas aujourd'hui dans une sorte de « situation-limite »? L'accumulation des moyens d'information, des techniques, des recherches de plus en plus variées et multiples, ne le met-elle pas souvent dans une situation telle, un conditionnement tel, qu'il ne peut plus les assumer en les finalisant, mais qu'il en devient comme l'esclave? Le primat de l'efficacité sur la finalité est si fort que l'homme ne peut plus arriver à aimer vraiment son semblable; il l'utilise certes, mais il ne le regarde plus comme un homme, créé à l'image de Dieu.

Sans doute cette situation n'est-elle pas du tout la même dans le monde occidental et dans le tiers-monde; cependant, elle se retrouve un peu partout, pour des motifs très différents; et, quelle que soit la différence de ces motifs, voire leur opposition, c'est toujours l'efficacité qui prime, et la finalité qui disparaît. Les théologiens doivent être très attentifs à cela, et ils doivent essayer, de toutes les manières, de rappeler à l'homme sa finalité d'homme. La technique est-elle pour l'homme, ou l'homme pour la technique? Les théologiens doivent rappeler au chrétien que l'Eglise est le lieu des « gras pâturages » (Ez. 34, 14) où les brebis du Christ se rassemblent, où elles peuvent se nourrir de la Parole de Dieu, de l'Eucharistie et de la Volonté du Père.

N'est-ce pas là la signification dernière de l'Eglise? Dans cet univers qui se laisse mener uniquement par des soucis temporels d'efficacité, de richesse, de gloire, l'Eglise doit être le milieu divin, l'oasis où, grâce à ces trois nourritures, le chrétien peut vivre du Royaume dès ici-bas, en sachant que Dieu-Créateur est son Père, en sachant que Jésus est son Sauveur et qu'Il le fait sortir de cette « génération tortueuse » pour lui donner une nouvelle vie, qu'Il lui donne une liberté intérieure pour lui permettre de libérer ses frères opprimés, leur redonner confiance en leur Créateur, en leurs frères et en eux-mêmes?

Il y a là, pour le théologien d'aujourd'hui, une tâche merveilleuse, qui exige un effort constant; car il s'agit, au milieu des diverses idéologies, des multiples pressions et tyrannies politiques, des injustices économiques de toutes sortes, de remettre en lumière la grandeur de *l'homme* capable de découvrir, par sa propre intelligence, l'existence du Dieu-Créateur, et, par-là, de faire reconnaître la grandeur humaine de l'adoration¹.

Seul l'homme est capable d'être baptisé, évangélisé; et lorsqu'il a donné son *coeur* à Dieu, il doit progressivement comprendre que toutes ses activités d'homme doivent être purifiées et offertes à Jésus en union avec son « travail » de Sauveur. Mais il faut d'abord que le *coeur* de l'homme soit rénové; on ne peut baptiser un fonctionnaire comme tel! On baptise *l'homme* qui est un fonctionnaire.

Si le théologien d'aujourd'hui ne peut se contenter de redire ce qui se disait il y a quarante ans — cela est bien évident! — il doit revenir aux sources pour être plus vivant et plus souple; il doit être

^{11bis} Le Saint-Père, à diverses reprises, souligne que la recherche de Dieu est « le tourment suprême de l'intelligence » (*Doc. cath.*, 1972, n. 1602, p. 111), « une aspiration enracinée dans l'intelligence » (1972, n. 1603, p. 161), « une insatisfaction » bien décrite par Saint Augustin dans ses *Confessions* (1973, n. 1626, p. 153); et il constate que la découverte de Dieu « se résout d'une façon qui apporte la paix à la pensée inquiète » (1973, n. 1643, p. 1002), que la connaissance plus parfaite des choses s'achève nécessairement « en adoration » (1972, n. 1601, p. 60). Mais, en même temps, le Saint-Père exprime sa souffrance devant « cette réalité qui semble caractériser l'histoire et la civilisation de notre temps: l'absence de Dieu » (1973, n. 1625, p. 107). Le Saint-Père voit deux causes à cet égarement. D'une part nous n'utilisons pas nos facultés comme il le faudrait: attentifs à suivre les modes d'emploi des instruments techniques que nous utilisons pour qu'ils réalisent leur finalité, nous avons négligé « les voies de la sagesse » pour les voies de la science (1972, n. 1603, p. 162). D'autre part, la désintégration de la rationalité, causée par les récentes expériences unilatérales de la pensée philosophique (positivisme, subjectivisme, idéalisme, existentialisme, structuralisme...) éloigne du sens commun enraciné « dans la profondeur de la sagesse humaine » (1972, n. 1602, p. 110).

plus attentif à ce monde en pleine gestation qui ne peut savoir où il va échouer. Il doit donc chercher la vérité avec encore beaucoup plus de soif, sans s'opposer *a priori* à quoi que ce soit. Toute opposition *a priori* est néfaste et rend partisan; par le fait même, elle met des oeillères et durcit le coeur. Il faut être du Christ et des hommes.

L'Université catholique doit donc permettre au théologien, au chercheur, d'être un apôtre qui évangélise; et qui évangélise non pas comme un individu, seul, isolé, mais comme un membre d'une communauté, d'une communauté bien déterminée de professeurs et d'étudiants. Cette communauté doit être aujourd'hui plus unie qu'auparavant. Il y a là un impératif de l'Esprit, que le Concile Vatican II a bien saisi et que le Saint-Père souligne avec beaucoup de force. Professeurs et étudiants doivent tous coopérer à la même tâche, sachant qu'ils sont tous liés à la même mission d'Eglise, et que cette unité qu'ils forment entre eux est une condition nécessaire à l'efficacité de l'évangélisation. Il faudrait qu'ils comprennent qu'ils doivent être, dans l'Université catholique, comme le ferment de l'unité, la partie qui doit être la plus unie. Même si les opinions théologiques et les orientations pastorales et politiques peuvent impliquer une certaine diversité, la finalité de l'évangélisation pleinement vécue doit réaliser cette unité plus profonde de l'amour. Et cela est capital. Rien ne scandalise plus les laïcs que de sentir les divisions personnelles de ceux qui doivent être pour eux un symbole vivant de la présence du Christ au milieu d'eux, un symbole de sa lumière d'amour pour eux. N'est-ce pas là un témoignage de vie chrétienne essentiel, d'autant plus important qu'il est plus difficile aux intellectuels, aux savants, de faire oeuvre commune, étant donné que leurs recherches personnelles risquent toujours de les diviser?

Si les théologiens doivent chercher à approfondir le message de la Parole de Dieu, s'ils doivent être très attentifs à la manière de le transmettre au monde d'aujourd'hui, et s'ils doivent, pour cela, chercher à saisir quelles sont les influences qui s'exercent de manière dominante sur ce monde, ils doivent aussi aider les savants chrétiens à mieux comprendre leur place dans l'évangélisation d'aujourd'hui et montrer, aux savants qui ont perdu la foi dans le Christ ou qui ne l'ont jamais eue, la grandeur de la recherche de la vérité. L'Université catholique doit avoir à l'égard de ces savants, spécialement à l'égard des biologistes, une attention particulière, pour qu'ils comprennent combien l'Eglise respecte leurs recherches scientifiques, en reconnaissant l'autonomie de ces recherches, de leurs méthodes propres.

En ce sens on doit reconnaître qu'il y a une « sécularisation » qui est un « effort en lui-même juste et légitime, nullement incompatible avec la foi ou la religion », et qui consiste à « déceler dans la création, en chaque chose ou en chaque événement de l'univers, les lois qui les régissent avec une certaine autonomie, dans la conviction intérieure que le Créateur y a posé ces lois »¹². En effet, comme l'affirme la Constitution Pastorale *Gaudium et spes*, qui s'appuie en cela sur le Concile Vatican I: « "les arts et les disciplines humaines jouissent de leurs propres principes et de leur propre méthode en leurs domaines respectifs"; c'est pourquoi, "reconnaissant cette juste liberté", l'Eglise affirme l'autonomie légitime de la culture et particulièrement celle des sciences »¹³.

Ce grand effort de recherche scientifique est profondément tendu vers la recherche de la vérité, atteinte plus ou moins profondément, plus ou moins explicitement. Or toute découverte de la vérité, si faible soit-elle, nous rapproche de Celui qui est la Vérité. Aujourd'hui plus que jamais (les recherches scientifiques ayant fait de telles découvertes!), il faut que les savants qui, souvent, se méfient du Magistère, comprennent que l'Eglise les aime et reconnaît la grandeur de leurs recherches. Les théologiens, dans les universités catholiques, doivent favoriser une coopération fructueuse entre les savants, les philosophes et eux-mêmes, en rappelant du reste aux savants que leurs conclusions scientifiques, si intéressantes soient-elles, ne peuvent apporter de nouveaux principes propres à la philosophie, à la métaphysique, car elles ne se situent pas au même niveau d'intelligibilité et de découverte du réel. Cependant les conclusions scientifiques peuvent et doivent poser au philosophe et au théologien de nouvelles questions, et aussi les aider à mieux distinguer certains problèmes. Les conclusions scientifiques obligent souvent le philosophe et le théologien à être plus attentifs, plus prudents dans certaines de leurs affirmations; car les savants sont plus attentifs à toutes les circonstances de temps et de lieux, à toute la diversité des situations... Mais les théologiens doivent aussi rappeler aux savants d'aujourd'hui la position de l'Eglise, qui montre comment les recherches scientifiques doivent être utilisées en vue du bonheur de l'homme. C'est l'homme, dans sa dignité de personne humaine, créée à l'image de Dieu, qui finalise

¹² *Evang. nunt.*, 55.

¹³ *Gaudium et spes* 59, 3, citant *Dei Filius*, ch. IV.

vraiment la recherche scientifique. Les savants n'auraient-ils pas souvent la tentation de se laisser prendre par la séduction de la puissance et de la gloire, et donc de considérer leur recherche scientifique comme un absolu donnant les normes d'une nouvelle morale et décidant ce que doivent être dorénavant les relations humaines s'exerçant dans ce monde nouveau? Or cela est particulièrement dangereux quand on a affaire à des savants qui se laissent gagner par l'esprit du positivisme ou par le matérialisme. Il faut alors essayer de leur faire saisir le caractère spirituel de l'homme, sa vocation propre, sa vocation d'être spirituel, le sens que l'homme peut avoir de Dieu.

Enfin, face aux savants et aux techniciens d'aujourd'hui, le Magistère rappelle que Dieu est le Maître de la vie et de la mort, et que les savants, comme hommes, doivent respecter la vie de l'homme et sa mort. Ce n'est pas leur critère scientifique qui permet de résoudre ces problèmes, précisément parce que la vie de l'homme, comme telle, est au-delà de leur domaine scientifique. La science biologique ne peut qu'établir des lois à l'égard de manifestations des organismes vivants.

Etant donné que le milieu propre des recherches scientifiques, le milieu en lequel se trouve le savant, est souvent très positiviste et matérialiste, la signification de l'enseignement du Magistère ne pourra être reçue que grâce à des contacts personnels. Les savants ont souvent, (nous l'avons déjà noté) une défiance extrême à l'égard de toute orientation provenant du Magistère de l'Eglise. La condamnation de Galilée est toujours pour eux comme un symbole vivant: l'Eglise a peur de la science, car (pensent-ils) le progrès des sciences risque de diminuer son pouvoir! Il faut donc arriver progressivement à faire comprendre aux savants la signification des interventions du Magistère. Il y a là un lieu de rencontre entre savants, philosophes et théologiens, que les universités catholiques doivent favoriser. Car il s'agit de bien montrer à l'intelligence scientifique d'aujourd'hui que les conclusions scientifiques ne peuvent jamais s'opposer à la foi. Si, parfois, il peut sembler y avoir opposition, c'est qu'une apologétique trop ambitieuse s'est emparée soit des affirmations de foi, soit des conclusions scientifiques: on n'a pas suffisamment distingué le contenu de certaines affirmations dogmatiques de leurs expressions symboliques, on s'en est tenu à certaines affirmations trop massives, pas assez élaborées; ou, inversement, une propagande scientifique donne parfois comme théorie scientifique certaines hypothèses, et affirme plus que les vraies conclusions scientifiques n'en disent. On a vu

cela à propos de l'origine de la vie humaine, de l'origine du couple, de la vie, du monde...

Si l'on est très attentif à ce qu'affirme le dogme, au mystère qu'il présente, et si l'on est très précis à l'égard de ce que les dernières recherches scientifiques disent, il ne peut pas y avoir d'opposition, car on se situe à des niveaux différents d'intelligibilité. Il y a là un aspect négatif et critique de l'apologétique d'aujourd'hui qui paraît très important, et un travail qui ne peut se faire que dans une coopération des savants, des philosophes et des théologiens. Combien d'hommes ont pu être impressionnés par de prétendus conflits entre le progrès des sciences et les affirmations de foi, et, devant ces prétendus conflits, ont tout abandonné! Il faut à tout prix, dans le monde d'aujourd'hui, non pas « réconcilier » savants et théologiens en prétendant qu'ils doivent coopérer à la même oeuvre, mais leur permettre de se respecter, de s'aimer, sans ignorer leurs soucis, leurs recherches respectives. L'Université catholique peut, mieux que tout autre organisme, permettre et réaliser ces liens, ces relations.

Ce qui est vrai des sciences physiques et biologiques l'est également des sciences humaines (psychologie, sociologie...). Comme il serait nécessaire, pour l'évangélisation, que l'homme puisse avoir un regard de vérité sur ces sciences, sans les considérer ni comme un absolu, ni comme n'ayant aucun intérêt! Car il faut que la vérité (si particulière soit-elle) contenue dans ces recherches, puisse être assumée par une vérité plus parfaite, plus haute. Tout ce qui regarde l'homme dans la complexité de son comportement psychique et social intéresse le philosophe et le théologien, et ils n'ont pas à le rejeter *a priori*. Ils doivent savoir reconnaître l'importance et discerner les limites de certaines conclusions psychologiques et sociologiques, pour mieux s'adapter aux hommes, mieux découvrir leurs difficultés devant certaines exigences morales rappelées et proclamées par le Magistère. Il y a là un problème extrêmement important pour les recherches de la théologie morale, spécialement en ce qui concerne la morale conjugale et l'éducation des jeunes. Ce problème est particulièrement difficile et complexe, en raison même de la complexité de la vie humaine et du fait que, très souvent, les études des sciences dites « humaines » sont annexées à certaines idéologies ou impliquent certains *a priori* positivistes ou matérialistes. L'interprétation de certains faits psychiques est évidemment toute différente selon que l'homme est considéré comme un être purement matériel, une sorte d'animal supérieur, ou comme un être appelé à une vie spirituelle. Le phéno-

mène de la sexualité prendra des significations toutes différentes dans l'une et l'autre de ces perspectives. Le philosophe et le théologien ne doivent pas l'oublier; ils doivent même le montrer. Ils doivent rappeler constamment que si l'on considère l'homme comme un animal supérieur, la sexualité devient sa finalité, et tout se comprend à partir de là; tandis que s'il est considéré comme un être spirituel, l'homme a une finalité humaine contemplative et est capable d'un amour d'amitié qui est comme au-delà de la sexualité. Le philosophe et le théologien doivent aussi montrer que les sciences dites « humaines », qui analysent avec tant de soin le comportement de l'homme, ne regardent jamais la finalité profonde de l'homme, sa capacité d'amour spirituel, ni sa destinée spirituelle. Ce n'est du reste pas leur fonction; mais le philosophe et le théologien ne peuvent, eux, en faire abstraction sans trahir leur fonction propre de serviteurs de l'homme et de fils de Dieu.

Le rôle de l'Université catholique, ici, touche directement des domaines pratiques: de pédagogie, d'éducation, d'enseignement, de catéchèse. Peut-on établir une véritable catéchèse pour les enfants sans tenir compte des découvertes de la psychologie moderne? D'autre part, se servir de ces découvertes pour élaborer une méthode qui ne tiendrait compte que des conclusions des psychologues, ce serait oublier l'essentiel, le mystère de la foi dans le Christ, que les psychologues et les sociologues ne peuvent atteindre directement. Ce serait, par le fait même, trahir le mystère de l'évangélisation au sens fort. Certes le mystère de la foi, de la grâce, ne modifie pas immédiatement la psychologie de l'enfant; mais ce mystère doit donner une lumière nouvelle qui oriente toute l'éducation, tout l'enseignement d'une manière unique vers une fin nouvelle qui, nécessairement, modifie tous les moyens utilisés.

Il est nécessaire d'élaborer une pédagogie chrétienne qui aide à éveiller le sens de la foi chez l'enfant. Or cette foi, si elle s'éveille par le mystère de la Parole de Dieu, peut aussi être empêchée par beaucoup d'obstacles; c'est surtout à l'égard de ces obstacles que la psychologie et la sociologie doivent aider la catéchèse chrétienne.

La sociologie, dans le monde d'aujourd'hui, est si souvent annexée par l'idéologie marxiste et même parfois transformée par elle, que le théologien et le philosophe doivent être particulièrement attentifs à son développement et à l'usage que l'on fait de ses conclusions. Il y aurait sur ce point beaucoup à dire, car c'est un sujet par-

ticulièrement brûlant. On touche en effet ici aux options politiques. Le chrétien peut-il s'engager dans le sens de n'importe quelle option politique? La foi implique-t-elle une orientation politique? Là encore, les universités catholiques sont des lieux particulièrement importants. Elles doivent maintenir avec beaucoup de netteté leur but premier d'évangélisation, et non de politique. Car il faut bien reconnaître qu'aujourd'hui, elles sont très vite utilisées par telle ou telle orientation politique, de droite ou de gauche. Or il faut qu'elles se maintiennent à un niveau suffisamment élevé pour ne pas se laisser annexer, pour ne pas se laisser politiser. Cependant, si elles doivent se maintenir à ce niveau, ce n'est pas pour éviter de considérer le problème. Elles doivent au contraire le regarder bien en face, et chercher à analyser avec le plus de rigueur possible le « tissu » économique du monde d'aujourd'hui, pour trouver les solutions les plus justes, celles qui éviteront les plus grandes injustices, pour voir avec lucidité les avantages et les inconvénients du libéralisme, du capitalisme, des diverses formes de socialisme, et cela en fonction du développement de l'homme selon toutes ses dimensions: économique, familiale, morale, religieuse. Car toute politique digne de ce nom doit être au service de l'homme, de la promotion des hommes, de la dignité de la personne humaine. Une politique qui n'est plus au service de l'homme se dégrade fatalement.

On voit donc comme est grande la tâche de l'Université catholique, dans le monde d'aujourd'hui, en vue de l'évangélisation. L'Université catholique doit jouer un rôle d'intermédiaire entre le Magistère d'une part, et le peuple de Dieu et tous les hommes d'autre part. Elle doit coopérer directement avec le Magistère pour l'aider, l'éclairer, en lui disant son désir de lui permettre de mieux comprendre la complexité des problèmes actuels; mais elle doit aussi être très proche des jeunes d'aujourd'hui, accepter leurs aspirations profondes et analyser leurs difficultés, pour les aider à progresser dans la foi, l'espérance et la charité.

Assumer aujourd'hui la formation des jeunes en vue d'en faire de vrais apôtres, pour qu'eux-mêmes évangélisent lorsqu'ils auront quitté l'Université, soit directement comme prêtres, soit en fondant des foyers chrétiens; soit comme enseignants, soit comme engagés dans des responsabilités temporelles: voilà l'oeuvre principale des universités catholiques; et cette oeuvre est capitale pour l'Eglise de demain. C'est donc l'espérance de l'Eglise qui est en partie confiée aux universités catholiques. On comprend alors que l'Eglise soit si attentive

à leur développement à les maintenir dans un esprit de lumière et de ferveur.

Cette oeuvre nous dépasse tous; elle ne peut vraiment se réaliser que si tous comprennent que c'est l'oeuvre de l'Esprit-Saint. L'Exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi* nous le fait bien sentir, en nous invitant à être serviteurs d'une vérité qui nous libère, et en nous rappelant que c'est l'Esprit-Saint lui-même qui doit guider cette oeuvre. Toutes les techniques, les préparations les plus raffinées, la dialectique la plus convaincante, ne sauraient remplacer l'action discrète de l'Esprit. Aussi l'Exhortation reprend-elle l'invitation du Synode des évêques de 1974 à l'adresse des théologiens: « Qu'ils étudient mieux la nature et le mode de l'action de l'Esprit-Saint dans l'Évangélisation aujourd'hui »¹⁴.

Ce même Esprit est source d'amour et de ferveur. Le Saint-Père, qui a fait de l'Évangélisation l'un des objectifs de tout son pontificat, donne avec insistance les « signes d'amour » qui permettront de reconnaître le vrai pédagogue. Ces signes s'appliquent tout particulièrement aux universitaires: Ce sont: 1° « le souci de donner la vérité et d'introduire la vérité ». 2° « Le souci de ne pas blesser l'autre, surtout s'il est faible dans sa foi (*Rm* 14, 15), avec des affirmations qui, "peuvent être claires pour des initiés" mais qui, pour les fidèles, peuvent être source de perturbation ». 3° « Un effort pour transmettre aux chrétiens non des doutes et des incertitudes nés d'une érudition mal assimilée, mais des certitudes solides »¹⁵.

Tous, quelques titres qu'ils possèdent et à quelque échelon qu'ils se trouvent, sont invités à alimenter en eux-mêmes la ferveur de l'Esprit, cet élan intérieur que personne ni rien ne saurait éteindre. Aux universitaires est proposée la ferveur des grands prédicateurs.

SUMMARIUM

Etsi in sollemnioribus *Magisterii ecclesiastici* documentis nulla ex professo textatur tractatio de « *de necessario subsidio ab Universitatibus Catholicis afferendo ad evangelizationem promovendam* », mens tamen Ecclesiae de necessitate et foecunditate istius subsidii abunde patet. Ita, v.g., dum Concilium Vaticanum II in Declaratione de Educatione

¹⁴ *Evangelii nuntiandi*, n. 75.

¹⁵ *ibid.*, n. 79.